

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 36

Artikel: Entre femmes
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 6 septembre 1919. — Sur-les-Rocs (V. F.). — Une municipalité quadrupède (Octave D.). — Entre femmes (J. M.). — Il y a cent ans (L. Mn.). — Le « zizé » et la « zizalla » (X^{me}). — Locutions savoureuses neuchâteloises (G. W.). — Onna corsa d'écoula (J. à St-Jean). — Plus de voleurs ! — Feuilleton : Du Jorat au St-Théodule (O. Badel), suite. — Boutades.

SUR-LES-ROCS

SUR-LES-ROCS est la région du val d'Hérens qui domine immédiatement la plaine d'Evolène, à droite de la Borgne. On y passe en se rendant au val d'Anniviers par le col de Torrent. C'est, à une altitude moyenne de 1700 mètres, un petit pays ensoleillé, habité toute l'année et où s'entrechoient les carrés de pommes de terre et les champs de céréales à la tige courte. Trois villages — Villa, La Sage, La Forclaz — y égrenent le chapelet de leurs chalets bruns. Quand, après avoir gravi les pentes à l'ombre des mélèzes, on quitte la forêt, vive est la surprise de découvrir cette espèce d'Engadine suspendue au-dessus des parois de rocs qui lui donnent son nom. Elle passe pour avoir été peuplée avant Evolène, et, à ce propos, l'imagination de certains montagnards va grand train. L'un d'eux nous a fait le récit suivant :

« Dans le tout vieux temps, Evolène et sa grande église paroissiale n'existaient pas. A leur place, on voyait un lac, un beau lac aux eaux calmes, bleues comme le ciel. De Flanmayen des barques vous transportaient au Volovron en quelques minutes, tandis que ce trajet demande aujourd'hui trois heures de marche. Les glaciers n'entouraient pas encore la Dent-Blanche ; même, on cultivait la vigne là où s'amoncellent actuellement les glaces de Ferpècle, et les gens d'Hérens s'en allaient aux foires d'Aoste aussi aisément qu'ils vont maintenant aux foires de Sion. Tout cela, vous pourrez le lire dans des parchemins, si le latin vous est familier. »

Ces prétendus documents, nous dit un ecclésiastique d'Evolène, très versé dans les chroniques locales, appartiennent au domaine de la légende, aussi bien que le vignoble de Ferpècle. Cependant, il ne paraît pas improbable qu'une nappe d'eau recouvrit jadis le haut de la vallée, jusqu'au moment où l'impétueuse Borgne se creusa la brèche profonde où bouillonnent ses ondes couleure absinthe.

De Sur-les-Rocs, on est trop loin de cette rivière pour l'entendre gronder, mais en s'avancant au bord des falaises, on la voit dérouler son ruban à travers la prairie. Les peintres aiment cette échappée plongeante, comme ils aiment les mille tableaux pittoresques qu'offrent les villages haut perchés, où, depuis quelques années, ils reviennent tous les étés.

A La Sage, d'aimables Lausannois, abonnés du *Conteur vaudois*, ont bien voulu nous introduire dans le sanctuaire du peintre René Martin, de Morges. Sanctuaire est bien le mot, car l'artiste était occupé à décorer l'intérieur de la chapelle de Saint-Christophe. Il y a deux chapelles à La Sage, l'une, relativement récente, en plein village ; l'autre couronnant un mame-

lon rocheux qui surplombe la vallée. Celle-ci, dont le patron est saint Christophe, est antérieure à l'église d'Evolène ; elle remonterait au XIV^{me} siècle. Après deux ans de travaux, M. René Martin, assisté d'un autre bon peintre de chez nous, M. Perrelet, en achevait l'ornementation, il y a huit jours.

Sous le ciel de la voûte, ciel d'un azur sombre, constellé d'étoiles, son pinceau a raconté la vie du géant légendaire qui personnifiait la force physique mise au service du christianisme et de la charité.

Saint Christophe s'était donné pour tâche de convertir les puissants de la terre. Sa première tentative avorta : le grand personnage qu'il avait abordé n'était autre que le diable en personne. Loin de le décourager, cette rencontre ne fit qu'exciter son zèle. Quant à sa bonté, il la prouvait en prenant sur ses larges épaules les pèlerins qui le priaient de leur faire passer le fleuve profond au bord duquel il avait bâti sa cabane. Un jour, ce service lui fut demandé par un tout jeune garçon. La traversée faillit tourner au tragique. A peine arrivé au milieu de la rivière, le géant sentit sa charge s'alourdir extraordinairement. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'il atteignit la rive opposée. Répondant à ses questions pleines d'émoi, l'enfant lui dit : « Je suis Jésus que tu cherches. » Enflammé d'une ardeur nouvelle, le saint s'en alla prêcher partout la parole du Christ. Les princes païens en prirent ombrage. Il fut arrêté et condamné à mort. Ayant bandé leurs arcs, les gens d'armes lui décochèrent une nuée de flèches, mais elles demeurèrent suspendues dans l'air et ne l'atteignirent point. Par ricochet, l'une d'elles creva les yeux de celui qui avait ordonné le supplice. A quelque temps de là, saint Christophe ayant été décapité, rendit par son sang la vue à son persécuteur, que tant d'amour finit par amener au christianisme.

Toutes ces scènes sont figurées sur les parois latérales.

Au-dessus de l'autel, placé au fond de la chapelle, l'artiste a représenté la Nativité. C'est un grand tableau mi-circulaire, se détachant sur un paysage moyennâgeux où l'on distingue les châteaux de Sion campés sur leurs collines. Au premier plan, parmi les adorateurs de la Vierge et du Christ, se trouvent des montagnards de Sur-les-Rocs, hommes, femmes et enfants, dont les traits sont, nous a-t-on dit, frappants de ressemblance.

Cette décoration a pour complément les images de quatre saints du Valais. Par son caractère rappelant les peintures des primitifs, par l'éclat des teintes, par l'harmonie des scènes, par l'authentique procédé de la fresque, dont s'est servi le peintre, elle convient on ne peut mieux à l'humble et antique temple de Saint-Christophe, et celui-ci va devenir un lieu de pèlerinage pour les amateurs d'art autant que pour les fidèles de la vallée.

V. F.

Saisi au passage. — Pour sûr, nous traversons une période difficile.

— Ce ne serait rien si nous ne faisons que la traverser. — Me.

UNE MUNICIPALITÉ QUADRUPÈDE

DANS une commune vaudoise dont la municipalité se compose du syndic et de quatre municipaux, l'un de ces municipaux mourut quelques mois avant les élections constitutionnelles.

Il s'agissait de remplacer le regretté défunt et les choses traînaient en longueur ; on ne voyait toujours pas venir la convocation de l'assemblée de commune. Dans une séance du Conseil général, un scrutateur, qui désirait vivement être l'heureux élu, interpella la municipalité sur le retard apporté à cette élection.

« — Eh bien ! voici, lui répondit le syndic, afin d'éviter les frais, nous ne ferons pas d'élection complémentaire, M. le préfet nous a autorisés à « marcher à quatre » jusqu'à cet automne. »

OCTAVE D.

ENTRE FEMMES

IL y a, dans notre bon canton de Vaud, comme ailleurs, du reste, des femmes qui jaloussent les hommes. Elles revendiquent une carte civique et l'honneur de siéger dans les conseils législatifs et administratifs.

Femmes ou hommes, nous autres Terriens ne sommes guère contents de notre sort et, fort souvent, croyons ne devoir être bien qu'ou nous ne sommes pas.

Toutefois, dans notre bon canton, également, il est un certain nombre de femmes — on assure que c'est la majorité — qui, paraît-il, sont satisfaites de ce qu'elles sont et ne demandent qu'à le rester. Elles refusent le droit de vote et l'éligibilité, que certaines de leurs sœurs prétendent leur imposer.

Il faut bien venir dans le canton de Vaud pour voir pareille chose : des gens contents de leur sort, et dans le sexe charmant, encore.

Rien de plus exact, cependant. Preuve en est que, dimanche dernier, au Casino de Montbenon, à Lausanne, il y eut une réunion de « femmes vaudoises opposées au suffrage féminin ». A l'exception des seuls journalistes — on ne peut jamais se passer d'eux — le sexe masculin était impitoyablement exclu de la réunion. Ces dames voulaient pouvoir discuter entre elles, librement et en toute franchise, d'une question qui les intéresse tout particulièrement, sinon exclusivement.

Les organisatrices de cette assemblée avaient de même décidé tout d'abord de fermer la porte à celles de leurs semblables qui ne partagent pas leur opinion, c'est-à-dire aux « suffragistes ». N'allez pas confondre « suffragistes » et « suffragettes ». Les premières déclarent ne vouloir recourir qu'aux moyens légaux pour obtenir satisfaction ; les secondes, au contraire, usent de la violence et brisent tout ce qui fait obstacle à leurs projets. Gare, devant les femmes à poigne !

Au dernier moment, les initiatrices de la réu-

nion, ne voulant pas passer pour des intransigeantes, cédèrent aux instances de quelques suffragistes qui sollicitaient la faveur d'assister à la séance. Mais il fut bien entendu que celle-ci ne serait pas contradictoire.

D'abord, tout alla bien. Les arguments avancés dans leurs exposés par les initiatrices du mouvement, pour justifier leur refus du bulletin de vote et de l'honneur de siéger dans les conseils de la nation, ne soulevèrent que de rares et très innocentes protestations parties des rangs suffragistes. On pouvait croire l'assistance de sentiment presque unanime.

Mais quand il s'agit de discuter, ce fut une autre affaire. Ces dames parlaient toutes à la fois; la présidente n'en put avoir raison, elle perdit toute autorité. D'un camp à l'autre on se lança des mots assez vifs à la tête. La dispute s'égara. On finit par parler de tout que de l'objet à l'ordre du jour. Ça risquait de tourner mal. A telle enseigne que la présidente dut prier les suffragistes de quitter la salle. Celles-ci obéirent à l'invite, sans bonne grâce, on le devine, et non sans quelques protestations.

Quand on put croire qu'il n'y avait plus dans l'assistance que des anti-suffragistes, l'une des membres du comité d'initiative s'écria :

« Eh bien, Mesdames, à présent que nous sommes entre nous, on peut bien le dire : La discussion à laquelle nous venons d'assister nous est un bel exemple de ce que deviendraient nos conseils législatifs et administratifs le jour où les femmes y seraient admises. »

Ce fut alors, à ces paroles, un bon éclat de rire... entre nous.

C'est égal, cette déclaration venant d'une bouche féminine donne à penser.

Un de nos amis, journaliste et facétieux à ses heures, nous parlant de cette réunion, contradictoire malgré elle, se demandait si, malicieusement, ses organisatrices n'avaient peut-être pas compté sur elle, plus encore que sur les arguments développés dans leurs discours, pour convaincre leurs auditrices.

Chi lo sa ?

Pourvu que, par réaction ou symétrie, le féminisme ne nous amène pas « l'homnisme » ou le « masculinisme », deux bien vilains mots. J. M.

IL Y A CENT ANS

(Extrait de la *Feuille d'avis de Lausanne* du 24 août 1819.)

Effets trouvés.

Le 2 août on a trouvé une vache sur la route de Rue à Lausanne; ceux qui l'ont perdue peuvent s'adresser au Bureau d'avis.

Effets perdus.

Le 5 août, à la fête des vigneron à Vevey, une grande boucle de souliers en argent, à la mode fribourgeoise, ayant six façons de perles; la rendre au Bureau d'avis, ou à Vevey à M. Tapernoux contre bonne récompense.

Perdu jeudi 19 août, depuis Lausanne à Crisier une boucle d'oreille en or, on fera voir la pareille. La rendre chez M. Barraud, à la Palud, contre récompense.

Il s'est perdu, depuis Montfleury au Petit-St-Jean, une bande garniture en mousseline brodée, appondue avec un entre-deux à jour. On prie de la rapporter au Petit-St-Jean n° 9 contre récompense. — L. Mn.

LE « ZIZÉ » ET LA « ZIZALLA »

Nous recevons la communication ci-dessous, dont nous remercions bien sincèrement l'auteur :
Le numéro du *Conteur vaudois* du 23 août renferme l'histoire amusante de deux personnages qui se disputent pendant un grand nombre d'années, sans réussir à se mettre d'accord, sur le point de savoir si l'oiseau

qu'ils ont vu un certain jour était un merle mâle ou un merle femelle.

Cette aventure en rappelle une autre — dont la première pourrait bien être dérivée, — se rapportant à une de ces plaisanteries que les habitants des communes de notre canton aiment à faire aux dépens de ceux d'une commune voisine.

Il s'agissait, pour les gens de la Forclaz, de se moquer des Ormonans. Pour cela, ils inventèrent la farce suivante, qui date de plus de cent ans, alors que le chemin d'Ormont-Dessus à Aigle passait par la rive gauche de la Grande-Eau.

Il faut expliquer d'abord que le patois du Pays-d'Enhaut possède un mot pour désigner un oiseau mâle et un autre pour caractériser un oiseau femelle; ces mots sont *zizé*, pour l'oiseau mâle, et *zizalla*, pour l'oiseau femelle. C'est probablement le seul cas de ce genre dans le vocabulaire des nations civilisées.

Voilà donc ce qui arriva il y a plus d'un demi-siècle :

Deux Ormonans allaient au marché d'Aigle, en passant par la Forclaz. Dans un lieu ombragé, ils s'étaient arrêtés un moment pour se reposer, lorsqu'un oiseau vint se poser sur la branche d'un arbre voisin. L'un des Ormonans, regardant l'oiseau, dit à son compagnon :

— Vois-tu, voilà un *zizé*.

L'autre répliqua :

— Ce n'est pas un *zizé*, c'est une *zizalla*.

Alors, la contradiction s'accroît; on passe à la dispute, puis aux coups de poing.

Dix ans plus tard, les mêmes individus, suivant le chemin d'Aigle à Ormont-Dessus, un jour de marché, s'arrêtèrent par hasard à l'endroit où ils s'étaient disputés dix ans auparavant. L'un vint à dire :

— Te rappelles-tu, Jean, c'est ici que nous avons vu un *zizé* ?

Jean répond :

— Ce n'était pas un *zizé*, c'était une *zizalla*.

Alors la chicane recommence et finit, comme la première fois, par des coups.

Voilà ce que disaient, et disent peut-être encore les gens de la Forclaz, ce qu'il serait intéressant de vérifier. Il faudrait même arriver à refaire le dialogue des acteurs dans leur langage local, qui ne doit pas manquer de mordant.

X...

Triste sire. — Une société dramatique d'amateurs devait jouer une pièce dans laquelle était un rôle plus décoratif qu'important. Le personnage en question, très richement vêtu, n'avait qu'à entrer en scène et à dire : « Je suis le roi Nabuchodonosor. »

Le jeune homme qui devait jouer ce rôle tomba malade au dernier moment et dut être remplacé au pied levé.

Hélas, en face de la rampe, l'artiste improvisé fut saisi par un trac invincible. Il s'avança, hésitant, puis bégaya : « Je... je... suis... je suis le roi Na... Nab... Nabokabodocu. »

Il fallut baisser le rideau, la salle devenait houleuse.

Me.

LOCUTIONS SAVOUREUSES

NEUCHÂTELOISES

Définition : « Le travail est le père des vertus et la paresse la mère des pertus » (des trous aux habits).

A l'hôpital, le pasteur à un particulier de la montagne qui s'inquiétait au sujet de sa maladie qui le retenait à Neuchâtel : — « Voyez, mon brave ami, il faut porter les regards plus hauts, pensez aux choses d'En Haut ». — « C'est bien ce que je fais, monsieur le ministre, je ne fais que ça, je pense tout le temps à ma pauvre femme, là-haut, à X., qui est toute seule pour sortir le fumier. »

Le pasteur à une veuve le lendemain de la mort de son mari : — « Comment êtes-vous, madame ? » — « Eh bien, on se repose, on est tranquille. » — « Vous avez pourtant l'ennui ? » — « Je crois que vous vous moquez de moi. C'était un chic type, le mort, aussi, on y a fait un rude beau dîner. »

Avant 1848, les pasteurs neuchâtelois touchaient une partie de leur traitement en nature. L'un de ces ministres à son paroissien avaré : — « Vous me râclez là mon émine (mesure de blé), je ne vous râcle pas mes sermons, moi ! »

A propos d'un long nez :

« Ton nez devient si long qu'on pourra bien tôt battre sa faux à l'ombre. »

A propos d'un vieux grand-père qui fabrique de petits objets en bois :

« Qu'est-ce qu'il fait le vieux ? — « Il fait des petites pétouilleries. »

A propos d'Absalom :

« Il avait un charmant fils, le roi David, un beau corps d'homme; mais il a marché contre le papa ! »

Prénoms dans une même famille (authentique) :

« Févence-Célestin, Ludolph-Bellamin, Agénor-Corradin, Lactance-Célanis, Flavine-Ardélie, Aldine-Almasie. »

Un père de famille de S. :

« Gélénor va appeler ton frère Nestor, pour qu'il garde le petit Alcindor. »

« Les pruneaux et les pommes, je les aime debout (avant la digestion); autrement, ça ne va plus, ça s'emboque dans l'estomac. »

« C'est le bon Dieu qui m'a vaccinée » (j'ai eu la petite vérole).

G. W.

Union helvétique, Chaux-de-Fonds.

ONNA CORSA D'ECOULA

Stasse s'è passâie lâi a dza grand teimps. L vo dio tot parâi.

Lo règent d'on veladzo pri dé Trousse-cotillon avai fan, po féré pliesi à cliaio valotets, d'organisa onna corsa. Po se protim de l'ardzeint l'avai dé à cliaio bouibos, lo sa que failai que l'allont ramassa dai cancoires, faut créer qu'ein ont ramassâ gros, po cein l'ont zu dé quié féré cliaio corsa, que dévessâ féré ein bateau et ao tzaté dé Tzellion.

L'ai y'ant mardieu zu rido dé pliési, mâ l'é rétor que s'ein est passâ onna galèza. Noutro régent qu'ètai on boccon vergalant, quemin dit, et que n'è jamé asse benirao que quand l' quanquie cotillons dé couté li, trova su ci bateau onna galèza pernetta et sé beta à lai conta d'ai zhistoires dein on carro dao bateau io l'avai menâie. On par dé cliaio bouibos, dein l'é plie grands, l'avont dzo vu ci commerce s'ein amusâvont rido. Adi ète que noutro régent ètai tant bin otiupa apri cliaio damuzalle que n'a pas vu l'eindrai io tota la tropa dévessâ déchèindre et que n'è quié d'ou débarcadé plie lien que sein é appéu. Cliaio vermenes dé bouibos s'èton bin gardâ dé lai rein deré et l'ein rizont quemin dai fous.

Ma fâi noutro pourro cou n'ein menavé pas lardzo, ca l'avai bin quanquie kilomètres à féré à pî po rareva dein se neindrai. Quand l'é tzo qu'avont èta queri tota la beinda ao débarcadé déro sont rareva ao veladzo, totés l'é dzeins èton quie po l'é vère arrevâ et l'étant tot èbayas de ne pas véré lo régent avoué leu.

Quand on demandâ à cliaio bouibos lo porquie, cliaio vermenes se betiront à bramâ :